

FRANKENSTEIN

« *Il fut bientôt emporté par les vagues et l'éloignement. Fin du troisième tome et dernier de Frankenstein de Mary Shelley* ». La voix masculine du livre audio, sur fond musical pseudo médiéval, sonne la fin de ce temps quotidien entre sommeil et rêverie qui m'accompagne au petit matin. Il fait encore nuit, la pendule égraine, le chat ronronne au pied du lit, la chaudière s'éveille en grondant, moment libre de pensée vagabonde. La lutte de la créature contre son créateur comme un tango passionnel est teintée de la nostalgie de l'amour manqué, de la relation avortée, de la vie dévoyée qui tourne à la haine destructrice.

Le diabète, rouille sur les articulations, buée qui trouble la lecture prolongée, invitation aux petites otites, aux irritations urinaires, brandit l'épée de Damoclès qui préside chaque repas, rendant suspecte toute tentative de gourmandise, gâchant la spontanéité du moindre plaisir gustatif. Que reste-t-il à la vieillesse quand les plaisirs charnels ne sont que souvenirs lointains ? La laideur du monstre né vieux et rejeté manque de l'espoir de rajeunissement du personnage Benjamin Button qui fut aimé par le regard maternel salvateur.

Au monde de l'auto-proclamation des selfies grotesques, des posts de l'assiette dégoulinante ou de la vidéo-gag de son propre enfant se cassant la figure, ne peut naître la moindre chance de justification du plus de soixante ans qui sait qu'il n'est pas encore mort car il a mal quelque part. Les enfants sont à leurs affaires, les amis commencent à mourir ou à ne plus pouvoir se déplacer. La solitude réelle n'a que faire des amis virtuels. La main et le regard bienveillants ne jaillissent pas des portables les plus perfectionnés. Le monstre généré par les puces et la finance nous étouffe faute de nous aimer.

La sagesse, me direz-vous ? Certes, la littérature en est déjà saturée et elle s'est avérée moins contagieuse que la bêtise. Mourir en sage est une ambition que devrait sécréter une vieillesse européenne délivrée des contingences matérielles. Mais nous avons suscité son opposée en glorifiant le jeunisme ou le consumérisme touristique, la gloutonnerie tapageuse qui ose déclarer publiquement qu'elle souhaite dépenser tout son bien afin de n'en rien laisser à sa progéniture honnie. Si le docteur fou avait fait advenir la fiancée du monstre, l'accouplement de ces deux êtres n'aurait pu être que stérile. Les géants issus de l'accouplement des filles des hommes et des néphilims conduisirent le monde au Déluge. Les brouillons doivent être jetés. Mais le sage, plus qu'humain se fait rejeter ou clouer sur une croix.

Ma grand-mère aimait à inciter ses petits enfants et arrières petits enfants à profiter pleinement de la vie. Elle avait des formules pour dire que les enfants étaient tous des ingrats afin que nous ne sacrifions pas

nos choix professionnels ou personnels à notre progéniture. Tenir toute la vie à pleines mains, aimer et se laisser emporter dans l'amour de l'action, ne pas craindre le risque et les dépaysements. Rendue presque aveugle et tordue par ses quatre vingts ans, du fond de son lit où la crise cardiaque rôdait, son regard pétillait au récit de nos exploits et turpitudes et en un mot, une question, elle aiguillonnait notre réflexion en ouvrant des perspectives à nos impasses, en faisant clignoter le warning sur les séductions illusoires. Les récits de son Amazonie natale de pirogues et de morts-vivants, de serpents et de jus de coco, agrémentés de proverbes en créole. Les poules n'avaient pas d'eau pour boire mais les canards en avaient pour nager, la gale ne nous était pas envoyée sans les ongles pour la gratter et ainsi, l'injustice du monde ne devait pas nous arrêter dans notre effort. Le docteur Frankenstein en homme faible et orgueilleux, déformé par une éducation dorée, n'avait pas affronté sa propre erreur, n'avait pas partagé son fardeau avec ses proches. Comme un enfant, il avait poussé les débris du vase brisé sous un meuble et laissé accuser l'innocente. Les déraillements de nos sociétés de l'argent roi conduisent toujours à la mort de l'humble comme le démontre avec humour le film *The Laundromat*.

Mon père aspirait à sa propre fin après quatre vingt seize ans de foi en l'Homme et en Christ, d'espérance baroudeuse et constructive, d'amour des femmes et de la vie. Sa mort fut paisible dans son lit et bien entouré, nous laissant le récit édifiant de ses exploits de jeunesse. Une sagesse de force devant l'adversité et de souplesse face aux dogmes. Le chêne et le roseau réunis en une fibre de carbone résistant aux tempêtes et portant le navire vers les cieux d'aventure et de joies simples. Nous avons pleuré dans les bras l'un de l'autre en avouant nos erreurs de jugement ayant blessé l'autre tout en surveillant la bouillabaisse qui devait sceller notre réconciliation.

Deux modèles d'une époque où la paix n'était pas un dû mais le fruit de guerres douloureuses, où l'abondance n'était pas un avantage acquis mais l'envers des pertes et des déboires qui l'avaient précédée. La sagesse n'est elle pas simplement de regarder en face ce qui nous dérange, nous blesse, nous juge et nous condamnerait sans l'amour salvateur ?